

Ln mercredi en fin d'après-midi, dans les rues du vieux Pornichet, une vingtaine de personnes découvrent, entre les barreaux en fer forgé de son enceinte, la modeste villa Graine au vent et ses élégants contrevents blancs et verts. « Elle en lette cette clôture, on pourrait l'imaginer autour de la villa Sigurd (nda : construite en 1888 par l'architecte Georges Lafont pour Henri Sellier, un ténor de l'Opéra de Paris) ou une autre grande demeure », suggère Florence Le Roux, la guide de ce petit groupe. Se retournant, elle leur présente ensuite la villa Sainte Anne, sa statue en façade et « son toit double pente très raide », vestige d'une époque sans gouttière.

Une rue plus loin, ces fêrus de patrimoine passent rapidement devant la villa Odette, puis rallient le clou du spectacle, l'Orientale, la villa « la plus originale de Pornichet ». La guide conférencière de l'office de tourisme évoque la raison d'être de cette architecture mauresque en 1909 : « C'était une " vitrine " pour l'horticulteur Désiré Pidoux, convaincu du microclimat de la baie, favorable aux palmiers et autres plantes exotiques ». La haute demeure ne porte les stigmates du temps que sur sa mosaïque où s'inscrit son nom. L'Orientale revient pourtant de loin : fragilisée par des dégradations et des incendies, elle a été sauvée de la démolition en 1995 par le maître d'œuvre Jean-Pierre Mayas.

Si ces grandes dames résistent au temps, elles n'en demeurent pas moins vulnérables. Ainsi de Messidor, de l'autre côté de l'étier du Poulliguen, où Martine Rousseau vit depuis 2020. « Quand on a acheté, se souvient-elle, on nous a dit que la toiture était en



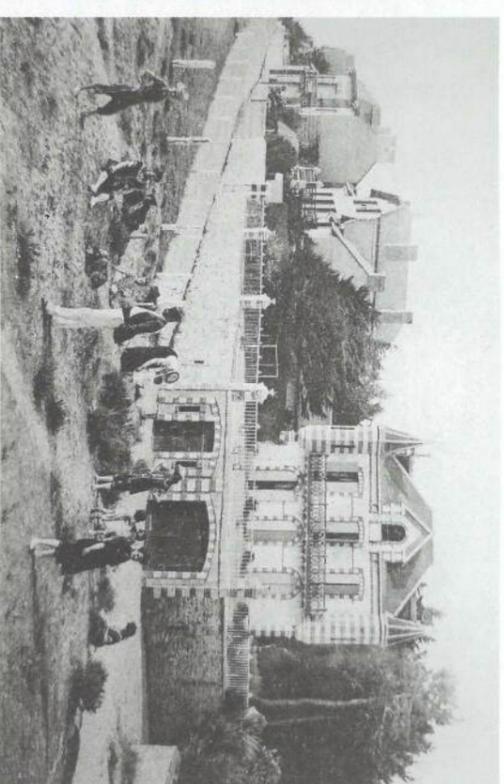
BARNES

bon état. Mais on a dû la refaire entièrement. Ensuite, c'était la grosse cheminée en brique. Mais les artisans d'art ont très bien travaillé, nous permettant de conserver l'authenticité. Notre seule modification, à l'extérieur, a consisté en l'ajout d'une marquise. » La rénovation intérieure, coordonnée par l'atelier Goodtime architecture, est restée fidèle au style tout en se permettant quelques pas de côté comme cet escalier en bois repeint en noir.

562 HECTARES DE DUNES POUR 1100 FRANCS

Martine nous accueille au frais dans le long bâtiment attenant à cette maison bourgeoise d'époque qui se distingue du patrimoine balnéaire. Au XX^e siècle, c'était une biscuiterie où on concoctait des mouzillons, spécialité locale. « Une Poulligennaise m'a dit qu'elle sentait encore l'odeur des biscuits en train de cuire quand elle passait dans la rue. Les personnes qui l'avaient connue enfant et qui voyaient la maison se déliter étaient ravies de la voir en restauration », précise Martine, la gorge serrée, qui impute son amour « des maisons qui reprennent vie » à son père charpentier.

Bruce Monnier a dû, lui aussi, entreprendre un chantier d'ampleur, en 2016, après l'acquisition de



Les Boserés - du nom du Gavroche lorrain -, construit à la fin du XIX^e siècle, a tout du petit château avec ses tourelles.



BARNES

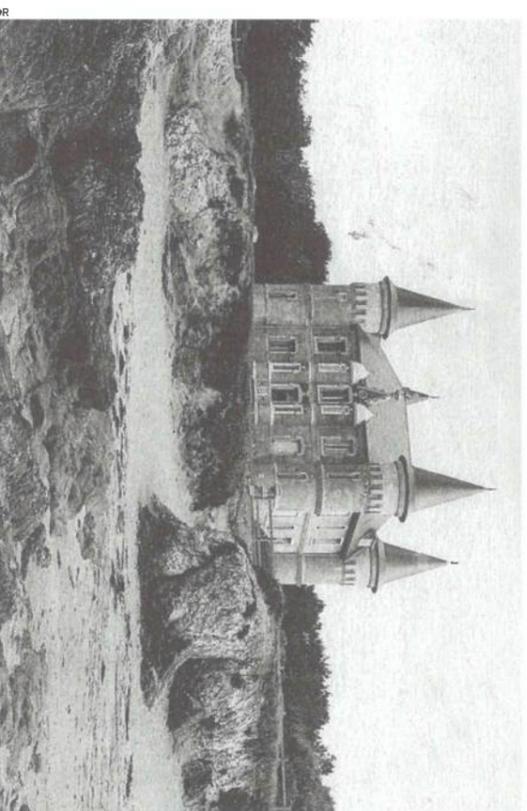
la villa pornichétine Malgré Tout. Il s'agissait notamment de refaire « tout le deuxième étage, à deux reprises, à la suite d'un incendie », chantiers durant lesquels un compromis a été recherché entre patrimoine et modernité. « On voulait que ce soit agréable, fonctionnel... et se l'approprier », confie-t-il. Si la rénovation extérieure, huisseries comprises, a été fidèle aux images d'archives, sous l'œil expert des architectes des bâtiments de France, l'intérieur est entré dans le XXI^e siècle.

Dans le lumineux salon-salle à manger, le marbre blanc et gris est demeuré intact, mais la cheminée a viré du rose au noir, tandis que des boiseries ont été retirées. « Malgré Tout avait été édifiée par celui que l'on considère comme le fondateur de la ville, Jacques-Yves Berthault, se plait à raconter Bruce Monnier. Cet armateur nantais avait encheri sur 562 hectares de dunes pour 1 100 francs (nda : un peu moins de 30 000 euros) en 1845... sans connaître les lieux ! Une fois les pins plantés et le sable stabilisé, Berthault avait créé des lotissements, conservant 10 000 m² pour sa propre villa. » Celle-ci, aux allures de manoir, a été conçue par Hippolyte Durand-Gasselhin, beau-frère de Berthault et par ailleurs signataire du passage Pomme-raye, à Nantes.

Le Château des Tourelles, splendide construction de la pointe du Bé datant de 1868, est devenu lui un centre de thalassothérapie en 2008, le groupe hôtelier Phelipeau, son propriétaire, y accolant un imposant bâtiment de trois étages et cent chambres. Dans la demeure historique, un bar a pris place au rez-de-chaussée, tandis que cinq suites luxueuses occupent les deux étages.

En 1914, M. Legrand, son troisième propriétaire, alors directeur de l'agence Havas, avait fait ajouter un dernier niveau, rehaussant les échaugettes et crénelant les tours en plus de créer de faux mâchicoulis et de remplacer les toits très pentus en ardoise par des terrasses plates... Mais les pluies diluviennes de 1926 condamneront cette dernière modification. En 1938, la mairie du 12^e arrondissement de Paris fera l'acquisition des Tourelles et de son hectare et demi de terrain en bord de mer pour le convertir en centre de vacances. Les enfants en bénéficieront jusqu'à la fin du siècle, souvenir aujourd'hui valorisé dans les espaces communs du château qui montrent des photos d'époque et dessins de ses jeunes occupants d'alors tandis que, désormais, par les fenêtres, les mâts déolienneux ont remplacé ceux des voiliers...

**Une vitrine pour
Désiré Pidoux,
convaincu
du microclimat.**



Depuis sa construction en 1868, le château des Tourelles a beaucoup évolué. En 2008, son cinquième propriétaire l'a converti en hôtel et centre de thalassothérapie.

À NANTES, LA CAMPAGNE EN VILLE



FABIEN PASSARD



BARNES



En 2013, Gilles Camphort a transformé d'anciens bureaux de l'évêché de Nantes en une somptueuse « maison de campagne » à la ville.

Dans le quartier nantais prisé de Saint-Donatien, une bâtisse du milieu du XIX^e siècle est entourée d'un jardin verdoyant. « J'ai habité plusieurs endroits dans ma vie, mais c'est ici que je me suis senti le mieux, précise Gilles Camphort, installé dans le salon ovale aux trois grandes baies vitrées. Ce que j'adore, c'est quand on ouvre les fenêtres. Il n'y a aucun bruit. C'est la campagne en ville. »

Les 250 m² de cette bâtisse en pierre à la terrasse qui rappelle l'architecture coloniale, ont été légués au diocèse de Nantes en 1954. « On achetait le ciel », raille Gilles Camphort qui se classe volontiers du côté de Brassens dans la catégorie des « antéricains fanatiques ». « Des amis qui se sont mariés religieusement sont venus faire des retraites ici à l'époque. » Car, lors de son achat en 2013, de maison il n'y avait pas vraiment. « C'étaient les bureaux de l'évêché. » Une statue de la Vierge, taille humaine, logée dans une niche, accueille le visiteur après les quelques marches menant à la terrasse. On ne s'empêche pas de fumer devant elle mais on ne la détrône pas.

Devant se séparer de la maison avec un pincement de cœur pour « un nouveau projet de vie sur les bords de l'Erdre », Gilles se souvient s'y être projeté très vite. Le salon où l'on se trouve a vu quelques cloisons sauter, mais en conservant son élégant parquet. Celui qui en est encore propriétaire tant que le bien demeure en vente à l'agence immobilière Barnes, spécialisée dans les biens d'exception, nous entraîne dans le jardin. Après s'être frayé un chemin parmi les agapanthes en fleurs, on découvre « la glycine la plus grande de Nantes », qui enserre un pin de près de 20 mètres de haut...

Ski nautique le matin, voile l'après-midi, les repas qui s'éternisent...

Les repas qui s'éternisent...

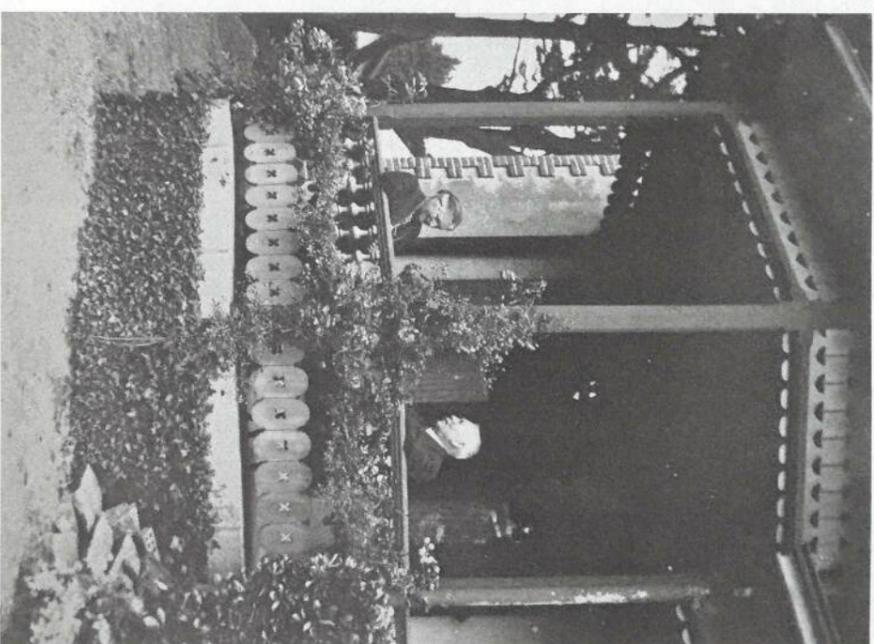
Roux clôture la visite guidée des villas du centre historique par la propre demeure de Tiridate, édifice couleur moutarde riche en charpentes extérieures ostentatoires. Si, officiellement, il n'est l'auteur que

Nombreux sont les architectes à avoir fait montre de créativité en baie du Poulliguen, certains se démarquant davantage que d'autres. Ainsi du Baulois Adrien Grave, diplômé des Beaux-Arts en 1922, que les investisseurs aisés s'arrachaient. Se démarquant de la mode régionaliste des années 1930 et enchaînant les projets Art déco, c'est lui qui finalisera la villa italienne à toiture terrasse Ker Souveraine, en front de mer, sur laquelle deux architectes, Godivier et Vachon, en froid avec la

comtesse de la Noüe, commanditaire, s'étaient déjà cassés les dents. Autre nom, ou plutôt prénom célèbre, Tiridate, dont le patronyme arménien, Yozathlan, semblait trop difficile à prononcer aux Pornichétins (c'est d'ailleurs ainsi qu'il est inhumé!). Florence Le

roux clôture la visite guidée des villas du centre historique par la propre demeure de Tiridate, édifice couleur moutarde riche en charpentes extérieures ostentatoires. Si, officiellement, il n'est l'auteur que

des plans de l'hôtel Flornoy (anciennement Les Charmettes) et de la villa Ker Avré, l'historienne locale voit la marque de ses « boiseries » à de nombreux autres endroits. Quant à Henri Van Den Broncke, il est à l'origine de la plus flamboyante des villas – pour citer Florence Le Roux et Eric Lescandron dans *Villas de Pornichet* (La Geste éditions, 2023) –, eu égard à l'harmonie qui se dégage de cette demeure de 1887 associant pierres de taille, moellons, briques et céramiques. Ker Juliette, « le fleuron de Sainte-Mar guerite », a été construite pour le premier maire de Pornichet, Charles Mercier. Les pierres recèlent bien des histoires, que nos nombreuses discussions avec des propriétaires de villas nous permettent de découvrir. Ainsi des Boserés – du nom du Gavroche lorrain –, actuellement en vente. « C'est une page qui se tourne, déplore Dominique Hennequin, son copropriétaire. On va se couper de nos souvenirs. » Ce petit château brique et blanc de la fin du XIX^e siècle est dans sa



CATHERINE POINTIER



VILLAS DE BORD DE MER

ENTRE AMOUR & JADE

famille depuis 1939. Cependant, ses grands-parents et leurs sept enfants n'en avaient profité qu'un an avant que le régime de Vichy n'impose aux Lorrains le retour au pays. La famille ne le retrouvera que 15 ans plus tard, mais dépourvu de ses meubles. Entrentemps, Les Boserés avait été occupé par des soldats allemands, puis réquisitionné à la Libération pour y héberger des personnes sans abri. Les jours heureux et les longs étés à jouer entre cousins renâtront

dans les années 1960... « Ski nautique le matin, voile l'après-midi, les repas qui s'éternisent... C'est ma madeleine de Proust, conclut Dominique Hennequin. »

SEN SÉPARER N'AMMANS ÊTRE UNE OPTION

De l'autre côté de la Loire, à Pornic, Catherine Pointier et son frère, jeunes trentenaires, ont hérité de la villa Zéphyr à la mort de leur grand-tante, en 2021. L'histoire ressemble à la précédente, à une génération près, puisque ce sont leurs arrière-grands-parents picards qui l'ont achetée pendant la guerre. Une fuite vers l'ouest, avec les envahisseurs aux trousses, qui finiront tout de même par occuper leur nouvelle demeure. « Les voisins avaient peur que la maison ne tombe en ruines, raconte Catherine. » « Par amour du lieu », elle et son frère ont investi et fait intervenir vingt artisans dans la rénovation complète de cette maison à la véranda si élégante, tel un kiosque dentelé. « Sen séparer n'a jamais été une option. On y a tellement de souvenirs d'enfance. Ce lieu a une âme, on est très heureux de pouvoir la faire revivre. » ■

À Pornic, Damien et Catherine Pointier, frère et sœur, ont restauré le Zéphyr hérité de leur grand-tante.

Détail d'une ancienne affiche vantant les attraits de Pornichet, La Baule et Le Poulliguen « d'avril à fin octobre » entre plages, casinos, grands hôtels et tennis...

